
VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER
EN-NASRI

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140,
144, 147 et 148).

Le chéikh Abd El-Kader mourut dans la nuit du vendredi au samedi, 8 de Rabi-second de l'année 561. Son fils Abd El-Ouahhâb présida aux prières funéraires.

Ce grand saint initia de nombreux élèves à la connaissance des sens allégorique et littéral des écritures. Ces élèves, parmi lesquels furent ses dix fils, devinrent de savants et distingués professeurs.

La vie du chéikh Abd El-Kader a fait le sujet de plusieurs ouvrages qui sont : *Anouâr En-Nâd'er*, par Abdallah ben Nas'r El-Bekri Es-Seddîk'i ; *Nezhat En-Nâd'er*, par Abd El-Lat'îf ben Hibet Allah El-Hachemi ; *Bohdjet El-Asrâr*, en trois volumes, par Abou El-H'assane Ali ben Youssef ben Djarir El-Lakhmi Ech-Chet'noufi (de Chet'noufa), disciple de Ali El-Marâr'i El-Hanbali, qui eut pour professeur El-Maoufek', connu sous le nom de Ibn K'orâma, élève du chéikh Abd El-Kader.

Chet'noufa est une bourgade de l'Égypte.

Le chéikh Abou Mohammed S'alah', enterré à Asfi, ville maritime, disait :

« Voici ce que raconta devant moi notre chéikh Abou Mediène.

• Ayant un jour rencontré El-Khad'ir (1), je le questionnai sur les chéikh de chaque contrée.

— Le chéikh Abd El-Kader, me répondit-il, est le plus grand des hommes véridiques, l'argument de ceux qui savent.

• Le chéikh Abou Mediène baissa la tête et s'écria : mon Dieu, je te prends à témoin, toi et tes anges, que je crois à tout ce que j'entends raconter du chéikh Abd El-Kader. »

Une grave question fut un jour soulevée à Bagdad. Il s'agissait d'un homme qui s'était engagé par vœu à faire un acte d'adoration que personne autre que lui ne pourrait faire dans le même moment. Les sommités de la science déclarèrent impossible l'accomplissement de ce vœu. Lorsque le chéikh Abd El-Kader s'écria :

« Il n'y a qu'à faire le tour du temple, alors qu'aucun musulman ne s'y trouve dans le même but. »

Sidi Abd El-Kader El-Djilani eut dix fils :

Le chéikh Aïssa, auteur des *Lat'aïf El-Anouâr*, sur le soufisme. Il se rendit au Caire et y fit des conférences sur la Tradition du Prophète ; puis il alla à Alexandrie entendre les leçons de Abou Tahar Es-Selafi, sur le même sujet. Il mourut en 573. Son tombeau, situé à K'arafa, est visité par les pèlerins ;

Le chéikh Abdallah, l'aîné de tous ses frères, qui mourut à Bagdad, en 589 ;

La chéikh Brahim, dont la postérité existe encore à Fez et en

(1) Personnage mystérieux qui, ayant bu à la source de vie, ne doit jamais mourir. Il en est parlé dans le Coran. Son rôle est peu défini. Il parcourt inconnu le monde et ne se découvre qu'à de rares privilégiés.

Syrie. Il mourut à Ouacit'a en 592. Ouacit'a fut fondée en l'année 83 de l'hégire, par El-H'addjadj, entre El-Bas'ra et El-Koufa;

Le savant et illustre chéikh Abd El-Ouahháb, qui mourut en 593 à Bagdad;

Le chéikh Yahya, le dernier né de cette sainte famille; il mourut à Bagdad en 600 et fut enterré auprès de son frère Abd El-Ouahháb;

Le chéikh Mohammed qui mourut en 600 et fut enterré au cimetière de El-H'alya, à Bagdad;

L'ami de Dieu, le glorieux chéikh Abd Er-Rezzák', qui accomplit le pèlerinage de la Mecque, en compagnie de son père. C'est dans ce voyage que ce dernier rencontra, à Arafat, Abou Mediène, dont les restes sont à Tlemcène. Le chéikh Abd El-Kader ne renouvela pas son pèlerinage. Le chéikh Abd Er-Rezzák mourut en 603 et fut enterré au même lieu que son père;

Le chéikh Moussa, qui mourut à Damas en 618. C'est le dernier mort des enfants du saint. Il fut enterré au pied de la montagne de Kacioun.

Quelques auteurs assurent que le chéikh Abd El-Kader eut 40 enfants. L'histoire a seulement conservé le nom de ceux que leur savoir mit en relief, et qui sont les dix que nous avons mentionnés; une partie de leur postérité est en Syrie. La branche qui porte, en Égypte, le nom de K'ádrioun forme la descendance du chéikh Abd El-A'ziz; une de ses fractions s'établit d'abord en Andalousie, puis émigra à Fez lors de la prise de Grenade.

Certains biographes du chéikh Abd El-Kader El-Djilani soutiennent que le chéikh Abd El-Djebbar Figuig est de sa postérité.

Le chéikh Abou Mohammed Abd Es-Selâm ben Mechiche ou Bechiche est, sans contredit, l'un des plus illustres *cherif* ou descendants de H'assâne. Mohammed ben Mohammed ben Abou T'ouâdjène s'étant révolté à Ketâma (625), se donna pour alchimiste et sut se concilier les bonnes grâces de la populace; il poussa bientôt l'audace jusqu'à faire le prophète et le législateur. Il appuyait sa mission divine sur des actes de sorcellerie. Ses partisans devinrent nombreux. Cet ennemi de Dieu se précipita sur le chéikh Abd Es-Selâm et le tua. A la nouvelle de ce crime abo-

minable, on hua l'assassin et quelques Berbères le tuèrent par surprise.

L'assassinat du chéikh Abd Es-Selâm fut la cause du voyage que fit, en Orient, son disciple Abou El-H'assâne Ech-Chadoli, auquel un magnifique mausolée a été érigé à Tunis. Au Caire, il rencontra le chéikh El-Moundri et El-I'zz, fils de Abd Es-Selâm le Chaféite. C'était sous le règne du sultan Ed-Daher Abou El-F'ethouh'at Bibers. « J'accusais d'erreur, racontait El-I'zz, les adeptes du grand œuvre ; mais dès qu'il me fut permis de causer avec Abou El-H'assâne, je reconnus que les alchimistes sont dans le vrai. »

Le tombeau de Abou El-H'assâne se trouve dans un endroit écarté de la Haute-Égypte. L'un des meilleurs disciples de cet homme éminent fut Abou El-A'bbâs El-Morci (de Murcie).

Au nombre des nobles rejetons de H'assâne se trouve Abou El-A'înéine Ech-Chéikh Ibrahim Ed-Dessouni, enterré sur les bords du Nil, entre Rachid et le Caire.

Quant à Abou Feradj Ech-Chéikh Ahmed El-Badaouy, dont le tombeau est très vénéré à Touta, il descend de El-H'océine.

En disant, dans mon vers, que Ismaïl réunit à Oran les contrées les plus éloignées du Sous, j'ai entendu parler des populations de Tar'oudant, de Asfi, de Tement'it et autres localités ; j'ai également voulu rappeler que le Sous se divise en deux parties : le Sous le plus proche ou oriental, et le Sous le plus éloigné ou occidental. Cette division est très exacte. Le Sous oriental se compose de Maroc et du Djebel Derène ; le Sous occidental comprend le pays situé au delà du Djebel Derène.

Le nom de Sous désigne également un pays des Chrétiens, et aussi une ville de Kour El-Ahouaz dans l'Irak. Au milieu du fleuve qui traverse cette ville se trouve, d'après Djarir, le tombeau du prophète Daniel, enfermé dans un cercueil de plomb.

Les premiers remparts construits sur la terre, après le déluge, furent ceux de Sous en Irak, et de Tester ; ils furent élevés par Es-Sous ben Sâm ben Nouh'.

Tester possède le tombeau de El-Bira, fils de Mâlek, compa-

gnon du Prophète, ainsi que les tombeaux de A'dène et de Mohammed, frères de Abdallah ben Djafer.

La première ville édiflée sur terre fut Temânine (quatre-vingts), sur le Djebel El Djoudi. Cette ville fut ainsi nommée du nombre de personnes réfugiées dans l'arche de Noé; chacune d'elles bâtit une maison. Elle a donné naissance à un groupe de savants et de poètes.

فحط كل كلكه حولها معتزما * على النزال فلم يجد محل بس *

Ismaïl disposa son matériel de siège autour de la place, afin de pousser la guerre avec vigueur; mais il ne trouva pas l'occasion de faire sentir à l'ennemi le poids de son bras.

COMMENTAIRE

Le sultan Isma'il déploya ses tentes et celles de ses soldats sous les murs d'Oran; il rangea ses troupes en ligne de combat et installa son matériel de siège dans un ordre parfait. Tout ces préparatifs indiquaient son intention bien arrêtée d'en venir aux mains avec les infidèles et de conduire vivement la guerre sainte. Sa cavalerie cerna les mécréants, qui se retirèrent dans leurs refuges. Dès lors, le bey perdit toute occasion de leur faire du mal et ne trouva plus de circonstances favorables pour les écraser. Les musulmans n'eurent plus qu'à supporter avec patience leur situation critique, à attendre que Dieu leur ouvrît les portes de la victoire et leur offrît la ruine de leurs ennemis. Cet état de choses se termina par la défaite d'Oran.

« Lorsque les voies pour parvenir à quelque chose sont diffi-

ciles, a dit le poète, on arrive par la patience à ouvrir tout ce qui était fermé.

» L'homme patient est admirable : il obtient tout ce dont il a besoin. A force de frapper aux portes ont fini par les voir s'ouvrir.

» Ne désespère jamais, dusses-tu longtemps attendre. La patience te conduira sûrement à la joie.

* فام بهیدور ایاما یحتال لها * فد استعان بما حولها و منخس *

Ismail s'établit à Heïdour pendant plusieurs jours ; il mit en œuvre les plus ingénieuses combinaisons pour réduire Oran ; il appela à son aide les tribus peuplant, autour de la ville, le territoire des Makhîs.

COMMENTAIRE

(هیدور). — Heïdour est une montagne d'Oran citée par Ibn Khaldoun.

(منخس). — Ce n'est point aux Makhîs eux-mêmes qu'Ismail eut recours, à cause de la faiblesse de son armée que ne devait plus renforcer aucun contingent, mais aux populations fixées sur l'ancien territoire de ces tribus. En effet, ces populations connaissaient mieux que quiconque les endroits faibles de la place et savaient plus que tout autre les moyens propres à attirer sur la ville les calamités de la guerre. Quant aux Makhîs proprement dits, ils avaient disparu bien avant les événements dont nous parlons ; leurs traces n'existaient plus dans la contrée ; on n'apercevait plus les tentes d'aucune de leurs fractions ; le

souvenir de leur nom s'était éteint de la mémoire des hommes, sans laisser le moindre vestige de rapport avec les tribus qui leur avaient succédé. Dès lors, leurs guerriers ne pouvaient se liguier pour accourir à l'appel d'un musulman en détresse. En somme, le vent de l'oubli avait effacé toute marque du passage des Makhïs dans le pays oranais; d'autres tribus occupaient les lieux où ils avaient vécu.

Ces Makhïs formaient une branche des Zar'ba, issus des Beni-Hilal. Makhïs était le frère de Souéid, comme descendant de Ibn A'mmâr ben Mâlek. Souéid était lui-même descendant de Ibn A'mmâr ben Mâlek.

Aux environs de Tripoli, se trouve la tribu de Zor'b, frères des Debbâb, branche des Beni-Soléim. La généalogie des Zor'b est la suivante : Zor'b ben Nâs'era ben Djeffâne ben A'mrou El-K'éis ben Baht ben Soléim.

On prononce quelquefois Zir'b.

On trouve le nom de la tribu des Zor'b cité dans une poésie composée par Inâne ben Djâber, lorsqu'il fuyait le ressentiment d'Abou Zakariâ, dont il était le vizir :

« Au moment où je m'aperçus que l'amitié avait rompu ses attaches et s'en allait mourir, que le feu du désir envahissait mon âme avec l'impétuosité d'un torrent,

« Je vis un homme des Riâh', de Mâlek, de Zorb', de Dabbâb, de A'ouf, de Mâdjer. »

Les Benou-Makhïs se fixèrent dans les environs d'Oran au milieu du VII^e siècle; il en reste encore quelques groupes disséminés dans les villes et les tribus. Nous avons déjà dit quelques mots à leur sujet.

Les Soléim et les Hilal ont pour tige commune K'éis ben R'îlâne ben Mod'ar.

Quant aux tribus arabes des Benou-Rabia', Benou-Mod'ar, Benou-H'imiar et Benou-Kahlal, nous conseillons de consulter le *Kitâb En-Naouâder El-Kebir* d'Abou A'meur Ish'âk ben Mer-râr Ech-Chîbâni. Cet auteur a réuni les poésies particulières à ces tribus qui étaient au nombre de plus de quatre-vingts, et les a coordonnées en un recueil précieux. Cet éminent historien, ré-

puté parmi les plus instruits de son temps, a fait autorité auprès de grands écrivains, tels que Ibn H'anbel, El-K'acem ben Selâm, Yak'oub ben Es-Sekît. Ce dernier est l'auteur de *Is'lah' El-Ment'ik'*. On était généralement persuadé que Abou A'meur buvait du vin. Il vécut 118 ans et avait encore la plume à la main à son heure dernière, arrivée en 213.

Il convient de rappeler ici que A'yâd' ben R'enem El-Fehri fut chargé par O'mar ben El-Khatt'âb, de conduire la guerre contre les populations d'El-Djezîra (Mésopotamie). Ce général conquît toutes les villes de cette contrée; Rakka, dont la porte, dit-on, indiquait, en une écriture que peu de personnes parvenaient à déchiffrer, les événements futurs jusqu'à la fin du monde; H'arrâne, Ras-El-Aïn (Rasaïna), Chemeïchât, El-Khâbour. Ayant porté son camp sous les murs de Nacibîne (Nisibe), il assiégea cette cité pendant une année entière, sans pouvoir en venir à bout. Quand A'yâd' vit qu'il n'aurait pas aisément raison de la résistance opiniâtre de ses défenseurs, et qu'il lui serait très difficile, malgré de nombreux conseils de guerre, de sortir à son honneur de son entreprise, il eut recours à un stratagème qu'on lui avait vanté et qui consistait à lancer des scorpions sur les assiégés. Il écrivit à Abou Moussa El-Acha'rî, alors à Chahrour, dans l'Irâk', dont les scorpions sont considérés comme les plus vénémeux, et le pria de lui expédier quelques jarres de ces insectes. Abou Moussa lui en fit un fort envoi. A'yâd, remplit à moitié ces jarres de terre dont les scorpions se nourrissent et y plaça ces insectes. Puis, au moyen de ses machines de guerre, il lança, de nuit, ces projectiles d'un nouveau genre, au milieu de la ville. Les marmites en tombant se brisèrent et les scorpions s'échappèrent de tous côtés. Le matin était à peine levé que déjà bon nombre des assiégés avaient perdu la vie par la piqûre des scorpions. Les habitants de Nisibe ouvrirent leur porte et sortirent pour fuir le terrible ennemi qui avait envahi leur ville. Les troupes musulmanes les arrêtaient et en firent un grand carnage. Un riche butin et de nombreux prisonniers furent le prix de cette victoire.

Ce récit de la prise de Nisibe est tiré de la vie de Ibn Djarîr. Un compagnon du Prophète dit à ce propos :

« Nous nous sommes rendus dans le pays d'El-Djezîra ; là nous avons assailli toutes les villes des chrétiens avec la lance et l'épée.

» Nos chevaux, fidèles et admirables escadrons, nous ont amenés contre les portes de Nisibe.

» Nous avons été tenus devant cette ville pendant un an entier, cherchant à en écraser tous les lions féroces.

» Lorsque Dieu puissant voulut la vaincre — car Dieu puissant et bienfaiteur ne nous avait point abandonnés,

» Nous leur lancâmes la mort au moyen d'un poison subtil, de scorpions mortels pour les vigoureux et élégants cavaliers.

» Ils se livrèrent eux-mêmes : les uns étaient hors d'état de nuire, les autres étaient tués. Nous revînmes chargés de leurs richesses et de leurs biens.

» Leurs chevaliers furent dépouillés de leurs coursiers de prix ; leurs plus belles filles devinrent notre propriété.

» Je n'ai jamais assisté à un aussi brillant succès et n'ai jamais vu sur terre une victoire pareille à la victoire des scorpions. »

Suivant El-Kolâi' la victoire de Nisibe fut décidée d'une tout autre façon.

« اعيتہ حيلتها حزما ومنعتها * عقاب جو فد ارتقى عن الردس
بفان هي حيت تحت صخرتها * تضرا الضرياتي لها من انس »

Fatigué, malgré son énergie, des stratagèmes de cette ville aussi inaccessible que l'aigle au haut des airs, Ismaïl s'écria : c'est un serpent caché dans son antre ; il fait du mal, sans que l'homme puisse le lui rendre.

COMMENTAIRE

(تحت صخرتها). — En parlant, dans mon vers, de serpent

caché dans son antre ou sous son rocher, j'ai entendu faire allusion aux forts d'Oran : Bordj-El-Aïoun, Bordj-El-Ihoudi, Merdjadou, El-Ahmeur, etc.

Le distique suivant, dû à Abou El-H'assane Ali El-R'orâb, est la preuve de la grande éloquence et du remarquable savoir littéraire de cet écrivain :

« Les sots nient ma supériorité. N'est-il pas arrivé bien souvent que les lieux de la véritable grandeur ont été méconnus ? »

» Ils ont caché mon nom de peur qu'il ne se répandît dans le monde. Mais est-il besoin au pronom, pour exister, d'être exprimé ? »

(عقاب الجو). — Nous avons déjà parlé du meurtre de Djodéma El-Abrèche par Ez-Zabbâ. O'mar ben A'di ayant succédé à la victime, dont il était le neveu par sa sœur, quelqu'un lui dit :

— « Pourquoi ne vous êtes-vous pas vengé d'Ez-Zabbâ ? »

— « Comment l'aurais-je pu, répondit-il, elle est plus imprenable que l'aigle dans les airs. »

« O'mar a dominé ses rivaux. Toutes les grandeurs se sont humiliées devant lui. »

» Ez-Zabbâ fut abaissée de vive force, bien que plus élevée que l'aigle des airs. »

(Mak's'oura de Ibn Dor'eid).

(الفسر). — Il n'est pas hors de propos de rappeler ici l'anecdote suivante :

Ayoub Sol'éimane El-Khouzi, vizir de Abou Dja'fer El-Man-s'our, se sentant en disgrâce et craignant de devenir la victime du ressentiment de son maître, n'abordait plus son souverain qu'en proie à une profonde terreur. Cependant il s'en séparait toujours sans que rien eût menacé sa vie. On assure qu'il portait

sur lui un onguent charmé qu'il passait sur ses sourcils, au moment où il pénétrait chez El-Mans'our.

« Un jour, raconte Khàled El-Ark'et', pendant que Ayoub était occupé aux affaires de son ministère, un envoyé vint le chercher de la part du monarque. Le visage du ministre fut à l'instant tout bouleversé. A son retour, nous manifestâmes notre étonnement de son état pitoyable.

— » Pourrait-il ne pas être dans l'effroi, nous dit-il, celui qui se livrerait à un serpent, à la gueule ouverte ? Le faucon, continuait-il en usant de l'apologue, dit au coq :

« Il n'y a pas sur terre un être vivant plus mal partagé que toi.

— » Comment ça ?

— » Tu es entré dans ta famille en forme d'œuf ; on t'a couvé, nourri, et ton enfance s'est passée au milieu des tiens. Devenu grand, tu n'as socié avec personne ; quant à moi, j'ai été pris, dans la force de l'âge, au milieu des montagnes. On m'a enseigné à chasser ; je poursuis le gibier et le rapporte à mon maître.

— » Si tu avais vu, répondit le coq, autant de faucons et d'éperviers à la broche que j'y ai vu moi de coqs, tu serais devenu plus misanthrope que moi.

— » Si vous connaissiez aussi bien que moi, ajouta le ministre, les raisons que j'ai de craindre, vous ne vous étonneriez plus. »

En 153, El-Mans'our fit arrêter son vizir, le mit à la question et confisqua ses biens. Ce ministre mourut en 154.

Cependant Ismaïl, jugeant qu'Oran resterait imprenable pour lui, abandonna le siège et revint dans sa capitale, après avoir soumis les Beni-A'mer et autres alliés des infidèles. La plupart de ces tribus s'étaient retirées, avec leurs familles et leurs troupeaux, dans les forteresses des Chrétiens ; quelques-unes aidèrent activement, de leurs armes et de leurs bras, les ennemis de l'islamisme à repousser les assiégeants. Ces renégats de notre religion, pris dans les filets du polythéisme, fondaient entre les forts et en avant des Chrétiens, sur les Musulmans qu'ils frappaient impitoyablement. La retraite d'Ismaïl me rappelle ce vers de Omar ben Ma'di-Karib :

« Il faut abandonner la chose qu'on ne peut pas et passer à une autre possible. »

Ce vers fut récité par Ma'di-Karib à la suite de la défaite que lui fit subir El-A'bbas ben Merdas et dans laquelle sa sœur Réih'ana fut faite prisonnière.

« J'enseignais la prosodie, raconte El-Khelil ben Ahmed, à un homme qui n'avait pour les vers aucune disposition, et qui suivait mes cours, mais sans espoir de succès. Je l'invitai un jour à scander ce vers : « Quand une chose est au-dessus de tes forces, abandonne-là et occupe-toi de ce qui ne dépasse pas ton pouvoir. » Après avoir scandé tant bien que mal, il se leva et ne revint plus chez moi. Je fus d'autant plus émerveillé de sa perspicacité qu'il avait manqué jusque-là de compréhension et que j'avais écourté le sens du vers. »

El-Khelil fut un jour surpris par son fils en train de scander un vers selon les règles de la prosodie. Ce jeune homme alla partout répandre le bruit que son père était fou. El-Khelil informé des propos de son fils, lui parla ainsi :

« Si tu avais compris ce que je disais tu m'aurais excusé. De mon côté si j'avais entendu ce que tu as dit, je t'aurais blâmé ; mais à cause de ton ignorance tu m'as accusé, tandis qu'à cause de ton ignorance, je t'ai excusé. »

﴿ لما اراد الله عود الایهان بها ﴾ افام بالجزایر مذهب الغلس

Dieu ayant décidé le retour de la foi à Oran apporta à Alger la lumière qui devait faire disparaître l'obscurité.

COMMENTAIRE

(الجزایر). — Alger, magnifique ville sur le bord de la mer,

fut bâtie par les Sanhadjiens. Nous avons rendu compte, dans les développements nécessités par le 17^e vers de notre poème, de la date de sa fondation, du nom de son fondateur, etc.

Cette cité après avoir appartenue aux Benou-Bologuine, rois sanhadjiens d'Achîr et de Kairouane, passa aux mains de leur cousin H'ammâd, qui s'empara du Djebel-Ketâma et s'y fortifia par l'établissement de la kola' ou forteresse dont nous avons déjà parlé. Hammâd voyant ses armées grossir et ses étendards librement flotter sur ses conquêtes, se rendit maître de Bâdja, Bougie, Dellys et autres villes. Alger devint une des provinces de ce royaume.

Bâdis ben El-Mans'our ben Bologuine ben Zîrî ben Menâd, s'avança contre H'ammâd, le repoussa de Medjâna jusqu'à l'Oued Chelif. Rallié par ses soldats, H'ammâd revint en toute hâte à sa kola', vivement poursuivi par Bâdis. Ce dernier mit le siège devant la forteresse et sa mort seule y mit fin.

El-Moa'zz, fils de Bâdis, fut salué souverain à l'âge de 8 ans.

El-Kola devint prospère sous la direction de H'ammâd, qui reprit possession d'Alger. A la mort de ce prince, son fils El-Kâid lui succéda. Menacé par Ibn Zîrî ben A't'ya, El-Kâid l'arrêta par des propositions de paix ; il eut le même succès avec El-Moa'zz, fils de Bâdis, qui allait l'attaquer, et conserva ainsi le trône à El-Kola. Médéa et Alger, jusqu'aux frontières des Mor'raoua, firent partie intégrante de son royaume. Cette situation florissante ne subit aucun arrêt pendant tout son règne. A sa mort (446), il fut remplacé par son fils Moh'ciné, dont le successeur En-Naceur ben A'lennâs ben H'ammâd construisit, à Bougie, vers l'année 470, la citadelle du Djebel-Louloua, l'un des plus grand châteaux forts que l'on connût.

Ibn Khaldoun, parlant du Mar'reb, dit que Bougie fut fondée par En-Nâs'eur ben A'lennâs, qui eut pour fils et successeur El-Mans'our.

Youssof ben Tachefine s'était emparé de Tlemcène sur la famille de Ya'la l'ifrinide (474). Après avoir confié le commandement de cette ville à Mohammed ben T'inamer El-Moussaouy, il fit irruption dans le pays des Sanhadja, dont il attaqua les places frontières, entre autres Alger. El-Mans'our marcha contre lui,

ruina ses villes fortes, les châteaux de Makhoukh, le réduisit à la dernière extrémité et l'obligea de signer la paix. Le pays des S'anhadja échappa ainsi à la domination des Almoravides.

Mans'our détruisit les forteresses d'El-Dja'bât et d'Amrât. La guerre qu'il entreprit contre Makhoukh se termina par la mort de ce dernier, dont le fils se rendit à Tlemcène pour implorer le secours d'Ibn Tina'mer. Ces deux alliés marchèrent sur Alger qu'ils assiégèrent pendant deux jours.

Ibn Tinamer étant mort, son frère Tachefine ben Tina'mer fut désigné par Youssof ben Tachefine pour le remplacer. Le nouveau gouverneur conquit Achîr, Alger et rentra à Tlemcène. El-Mans'our sortit de Bougie à la tête des tribus orientales et se dirigea contre Tlemcène. Il établit son camp à Oued-Es-S'afc'if. Tachefine se porta à sa rencontre avec ses troupes; mis en complète déroute, il se réfugia dans le Djebel Es-S'okhrâ. Les soldats d'El-Mans'our livrèrent Tlemcène au pillage. C'est alors que H'aouâ, épouse de Tachefine, se rendit auprès d'El-Mans'our et fit valoir auprès de ce prince les liens de parenté qui les unissaient, les uns et les autres, à la grande famille sanhadjienne. El-Mans'our la reçut avec bienveillance et revint à El-Kola.

A la suite de la conquête de l'Andalousie par Youssof ben Tachefine, El-Moa'zz Ed-Dawla ben S'emadeh' quitta Almería et se réfugia à la cour d'El-Mans'our, qui lui donna Dellys en appariage et lui assigna cette localité comme séjour.

Mans'our, mort en 498, fut remplacé par son fils Bâdis, homme d'une violence et d'une cruauté extrêmes. El-Azziz succéda à son frère Bâdis et épousa la fille de Makhoukh; son règne fut long. Son conseil était composé des savants du pays pour l'étude des questions gouvernementales. Djerba et Tunis se rangèrent sous ses lois. Pendant son règne, les Arabes s'établirent à El-Kola. Vers le milieu de l'année 510, El-Mehdi, fils de Toumert, venant de l'Est, s'arrêta à Bougie. Là il voulut introduire des réformes dans les mœurs. L'attention de El-A'zziz ayant été appelée sur sa conduite, El-Mehdi se retira chez les Benou-Ouriaguel, se fixa au milieu d'eux et les initia à ses doctrines. El-A'ziz le manda auprès de lui; les Benou-Ouriaguel prirent fait et cause

pour leur hôte et le soutinrent de leurs armes, jusqu'à ce qu'il se fût retiré dans le Mar'reb.

El-A'ziz mourut en 515. Son fils Yahya lui succéda. Ce dernier est le créateur de la monnaie des rois de sa famille. Le dinar qu'il fonda offrait, sur chaque face, trois lignes d'écriture et une légende circulaire. L'une des faces portait cette inscription : « Craignez un jour où vous serez ramenés à Dieu, où chaque âme sera traitée selon ses œuvres, sans qu'elle ait à redouter l'injustice. » Les trois lignes de la même face se composaient de ces mots : « Il n'y a de dieu que Dieu. Mohammed est l'envoyé de Dieu. Se met sous la sauvegarde de Dieu, Yahya ben El-Aziz Billah, le prince victorieux. » A la légende de l'autre face, on lisait après l'Au nom de Dieu : « Ce dinar a été frappé à Nacerya (Bougie) en l'année 543. » Quant aux trois lignes centrales d'écriture, elles étaient ainsi conçues : « L'imâm El-Mok'tafi Bi-Amrillah Abou Abdallah Amir El-Mouminine El-Abbaci. »

Yahya s'adonnait aux plaisirs, à la chasse, aux femmes sans se soucier de la fortune qui tournait le dos aux tribus sanhadjiennes. Il avait nommé, au gouvernement d'Alger, son frère El-K'aïd ben El-A'ziz ben El-Mans'our. Lorsque les vents heureux cessèrent de favoriser en Afrique les desseins de ses cousins, les Oulad-Badïs, que Djordjine ben Menh'aïl, chef chrétien, les eut réduits aux abois, Yahya envoya ses escadrons qui recueillirent El-H'assane, dernier roi d'Afrique de la dynastie sanhadjienne; il établit à Alger, auprès de son frère El-K'aïd, ce monarque détrôné. Quant à la cause qui avait amené les Chrétiens à attaquer la ville frontière, capitale d'El-H'assane, ce fut l'expédition que Ali ben Youssef ben Tachefine avait dirigée contre la Sicile sous le commandement de Mohammed ben Méimoun, expédition dans laquelle ce général s'était emparé d'une ville et en avait fait captive la population. En effet, le roi de Sicile ne doutant pas, bien que cela fût faux, que El-H'assane n'eût été l'inspirateur de ce coup de main, équipa 300 vaisseaux dont il confia le commandement à Djordjine ben Menh'aïl. Cette flotte portait de nombreuses troupes chrétiennes, dont 1,000 cavaliers. Djordjine occupa le château de Ed-Demas et revint en Sicile après avoir eu à soutenir de longs combats dans lesquels il perdit beaucoup de monde.

Les Ahmohades ayant tourné leurs efforts contre Alger, El-K'aïd, frère de Yahya, quitta cette ville. Les Algériens reconnurent aussitôt pour chef El-H'assane. Celui-ci alla à la rencontre de Abd El-Moumène, qui lui donna l'aman et se présenta tout à coup sous les murs de Bougie. Yahya essaya d'un combat contre lui et fut mis en déroute. Abd El-Moumène devint ainsi maître de Bougie.

Yahya, auquel la route de Bagdad était fermée, se retira à Bône, auprès de son frère El-H'aret; de là il poussa à Constantine, où son frère El-H'assane le recueillit et lui abandonna la direction des affaires. Il se soumit à Abd El-Mommène en 547. Transporté à Maroc, il s'y fixa d'abord, puis établit sa résidence à Selâ (Salé), dans le château des Benou-El-A'chera. C'est là qu'il mourut.

Yahya fut, pour El-K'olâ, Bougie et Alger, le dernier des rois sanhadjiens, dont l'empire a disparu jusqu'à nos jours sans laisser aucune part ni traces, ni reste de vie. Le nom de cette dynastie berbère s'est fondu et anéanti au milieu de nouvelles sociétés et son histoire n'entre plus dans le cercle des connaissances actuelles. Il en est de même pour les rois d'Afrique, cousins des Sanhadjiens.

Le château de Selâ fut appelé K'as'r-des-Benou-El-A'chera (château de la famille des dix), à cause de l'étrange fait suivant :

Une femme avait mis au monde dix enfants d'un même accouchement. Le père plaça sur une table les nouveaux-nés et les porta au prince, qui leur fit don de 1,000 dinars. Avec cet argent, l'heureux père éleva dix maisons à sa progéniture. On peut consulter, pour la foi qu'il faut accorder à cette prodigieuse fécondité de la femme, les commentaires de la loi sur les successions. Je n'ai pas cité le nom du sultan, dont la générosité mit à même ces dix enfants d'avoir dix maisons, parce qu'il n'y a pas accord entre l'époque de son règne et celle où Yahya vint se fixer à Selâ.

Alger, comme toutes les autres villes des deux Mar'reb, tomba au pouvoir des Almohades. Les cités du Mar'reb oriental lui-

même ne furent pas à l'abri de leurs armes. Ainsi Tripoli fit, par intervalles, partie de leur empire; Tunis leur appartint pendant la plus grande partie de leur ère et sous leurs premiers khalifa. Lorsque le vent de la prospérité cessa de souffler sur cette branche souveraine, que la vieillesse décrépète, suivant la loi commune à tous les empires passés, eut effacé son ancienne vigueur, Abou Zakaria le hafcide, de la famille des Almohades, se déclara indépendant dans la province d'Afrique. Cet émir s'était décidé à s'affranchir de la suzeraineté, quand il apprit que El-Mamoun, roi de la race de Abd El-Moumène, changeait les bases fondamentales de l'empire almohade, instituées par son créateur, El-Mahdi, et donnait une autre forme à la monnaie carrée, connue chez nous sous le nom de monnaie de Abd El-Moumène et qui, comme on le sait, porte cette inscription : « Dieu est notre maître, Mohammed notre prophète, le Mahdi notre imâm. » Dans la khot'ba ou prône du vendredi, Abou Zakariâ raya les noms des princes almohades et, après le nom de l'imâm El-Mahdi ben Toumert, mit le sien accompagné seulement du titre d'amir ou prince. Un poète fit à ce sujet ce vers :

« Complète le mot Amir par celui d'El-Mouminine, car dans dans tout l'univers tu es seul à mériter ce titre. »

Jusqu'à la fin de son règne Abou Zakariâ refusa d'écouter ce conseil de courtisan.

Alger, Tlemcène, le Zab et autres contrées reconnurent ses lois et furent successivement agrandies par lui ou ses successeurs. Ces embellissements furent interrompus par l'apparition du berger Ibn Abou A'mâra qui ébranla le trône des Hafcides et brisa l'harmonie de leur puissance, — chose fort ordinaire dans les affaires de ce monde.

Les Benou-Abd-El-Onâd tournèrent également leurs vues sur Alger. L'un des plus cruels rois de cette race, le sultan Abou H'ammou Moussa ben O'tmâne, auquel le champ avait été laissé libre par la révolte de Mohammed ben Abou Ac'ida, sultan de Tunis et de Abou Zakariâ, deuxième roi de ce nom, sultan de Bougie. Ce fut en 711, sous le règne du sultan Abou El-Lih'yni,

roi de Tunis, que Abou Hammou s'empara d'Alger sur le kaïd de Harrouba, fils de son oncle Mohammed ben Youssef ben Yar'moracène. Lorsque vers le commencement du 8^e siècle, Youssef ben Y'akoub El-Merîni mit le siège devant Tlemcène, Abou Zakariâ, seigneur de Bougie, était l'allié de O'tmâne ben Yar'moracène, et Mohammed ben Abou Ac'ida, sultan de Tunis, que le saint, le vertueux Abou Mohammed El-Merdjani avait élevé physiquement et moralement, prit parti pour Youssef El-Merîni. Quand Youssef, occupé au siège de Tlemcen, sut que Abou Zakariâ prêtait le concours de ses soldats à O'tmâne, il envoya contre ces deux alliés les escadrons des Benou-Merîne, les battit et les mit en déroute. Sous l'inspiration de Abou A'c'ida, sultan de Tunis, Youssef fit partir ses soldats sous la conduite de son frère Abou Yahya, avec mission de se rendre maître de Bougie ; cette ville fut réduite à la dernière extrémité et le pays ravagé par les troupes mérinides. Ils se replièrent ensuite sur Youssef, qui se disposait à bloquer Tlemcène.

En 703, Mohammed ben Abou A'c'ida envoya à Youssef, par l'intermédiaire du chef des Almohades, Abou Abdallah ben Ak-mazer, de nombreux présents qui, entre autres objets, comprenaient une selle, un sabre, des éperons sertis de rubis et de perles. En retour, il reçut de Youssef ben Ya'k'oub un riche cadeau où se trouvaient 300 mulets.

Sous le règne de Ibn Abou A'c'ida, en 705, les Eulama de Tunis tuèrent H'addâdj des Ka'oub qui avait fait montre de mépris pour la mosquée en y entrant chaussé de ses brodequins. « Par Dieu, répondit-il aux observations qui lui furent faites sur son peu de respect pour le lieu saint, c'est ainsi que je pénètre dans les cours des souverains. » Il fut assassiné dans une rue de Tunis par l'ordre de Ibn Abou A'c'ida. Tel est le récit que fait de cet événement, El Ouancherici, dans l'ouvrage intitulé *El-Mie'îâr*, Ce H'addâdj était Ibn O'béid ben Ahmed ben Ka'b ; il appartenait à une branche des Soléim. La tribu dont il était le chef portait le nom de Kaou'b et était fort connue dans l'Afrique.

A partir de l'an II, Alger resta sous l'obéissance des rois Abdelouadites de Tlemcène ; mais en 748 elle fut prise ainsi que l'Afrique et Tripoli, par Abou El-H'assane, lequel s'était déjà em-

paré de Tlemcène. Alger devint la plus humble et la plus fidèle cité de son empire.

Après le désastre de Kairouane, Abou El-H'assane vit son fils Abou l'nâne F'arès proclamer l'indépendance du royaume du Mar'reb, les Benou-Abd-El-Ouad rétablir leur empire et leur fortune, et se relever tout d'un coup, après avoir un instant chancelé. Abou El-H'assane, rentré à Alger par mer, réunit des contingents et marcha contre Tlemcène. Il perdit la bataille de Tâssâla, et son fils El-Nas'eur y fut tué. Ouâterma Es-Souéidi mit le vaincu en sûreté dans les montagnes des Mas'mouda, près de Maroc.

Abou l'nâne et son père continuèrent à guerroyer l'un contre l'autre et leur lutte se termina par la maladie et la mort de ce dernier (752), dans le Djebel Abd-El-A'ziz-ben-Mohammed-El-Hentâti. Celui-ci avait protégé l'illustre proscrit contre les entreprises de son fils, l'avait secouru de ses troupes et même avait combattu pour lui ; il le soigna pendant sa maladie et, à sa mort, pourvut aux frais des funérailles, plaça lui-même son cadavre sur le corbillard, tant il le tenait en haute estime et considération. Le sultan Abou l'nâne, auquel Abd El-A'ziz avait dépêché son propre fils pour l'informer de la triste nouvelle, se porta à la rencontre du funèbre convoi, les yeux pleins de larmes ; il marchait pieds nus, l'air profondément affligé, et baisait la terre sur le passage de la dépouille mortelle. Il pardonna à Abd El-A'ziz et le combla de bienfaits. Cette noble conduite lui acquit une certaine influence sur le chef des Hentâta.

Abou l'nâne, après l'entière soumission du Mar'reb, dirigea ses troupes contre Tlemcène, fit une horrible tuerie de ses habitants et s'acharna tellement après eux qu'il les passa presque tous au fil de l'épée (753). Il se rendit maître du Mar'reb central. Alger se dévoua au service de son vainqueur et fut placée sous l'autorité d'un A'mel ou Préfet. Il manda ensuite à Abou Abdallah, qui avait prit Bougie aux Hafcides, de surveiller les Benou-Abd-El-Ouâd fugitifs. Ce prince envoya des émissaires qui rencontrèrent Mohammed, fils du sultan abdelouadite Abou Sa'idya O'tmâne ben Abd Er-Rahmane, puis le frère de ce dernier, Abou Tâbet, ainsi que le vizir Yahya ben Daoud. Ces princes furent

enchaînés et livrés à Abou l'nâne. Après avoir mis à mort Abou Saïd, les bourreaux demandèrent lequel des deux suivants était Abou Tâbet, afin de ne point le confondre avec Yahya ben Daoud qu'ils ne connaissent pas.

— C'est moi, répondit le vizir, qui suis Abou Tâbet, et voici Yahya, ajouta-t-il en montrant le prince.

Yahya fut mis à mort ; mais son généreux sacrifice sauva la vie de Abou Tâbet.

Ce dévouement est sublime ; je n'en connais pas qui puisse lui être comparé, sauf celui de Ka'b ben Omâma, qui donna sa provision d'eau à un autre et mourut lui-même de soif.

Tlemcène resta en ruines pendant plusieurs années. Un devin célèbre, du nom de Moussa ben S'alah', qui eut quelque connaissance de l'avenir réservé aux états par l'inconstante fortune, avait dit autrefois : « Tlemcène sera labouré par un jeune esclave noir, à l'aide d'un bœuf noir. » Cette prédiction se vérifia en 760 ou 761, à la suite de la dévastation de la ville par Abou l'nâne.

Le Tlemcène d'aujourd'hui s'appelait *Tikrâret*, dont le sens est *ma'sker* (camp). Cette dénomination lui venait de ce que l'armée de Yousof ben Tachefine campa sur cet emplacement, où l'illustre Abou H'ammou construisit, pour l'armée, un monument resté célèbre jusqu'ici.

Les habitants de la vieille cité vinrent peupler la nouvelle. C'est ainsi que la fondation de la nouvelle ville devint la cause de l'abandon et de la ruine de la vieille.

A la mort de Abou l'nâne, l'empire des Benou Ziâne fut rétabli en la personne de leur prince Abou Tâbet, dont nous avons parlé et qui est le sultan le plus en relief de cette dynastie. Ce roi reprit possession de son royaume, dont faisait parti Alger.

Comme on le voit, Alger passa tour à tour aux mains des rois de Tlemcène et des rois d'Afrique, c'est-à-dire appartint à celui qui s'en rendait maître. Parfois, certains de ses chéikh réussirent à se déclarer indépendants. Ce manque de stabilité ne prit fin qu'à l'avènement des souverains turcs, en 915.

Le premier roi turc fut le sultan H'assane Khéir Ed-Dîne,

prince des Musulmans, qui excella dans l'art de régner, fut le joyau le plus brillant de l'écrin des monarques ottomans, car son caractère concordait avec chaque circonstance et sa politique fut toujours suivie de succès. C'est lui la principale cause de la fortune des Turcs, le pivot de leur renommée. D'une figure très belle, éloquent et persuasif, généreux, d'une intelligence hors ligne, ce grand homme, avant son avènement au trône d'Alger, avait déjà exécuté de nombreux coups de main contre la terre des infidèles. Dans ses courses en pays ennemi, il obtint toujours les faveurs de la victoire et en retira, en abondance, les biens de ce monde. Voici quelques détails sur sa naissance et sa vie.

Le sultan Ba-Yazîd, fils du sultan Mohammed, vainqueur de Constantinople, fils du sultan Merâd, de la famille de O'tmâne 1^{er} le Turcoman, souche des glorieux khalifa de l'islamisme, trônant à Constantinople, avait conquis une île de l'Archipel appelée Medeli (Mételin-Lesbos) et y avait implanté une colonie de Turcs. Ces nouveaux insulaires demandèrent au sultan l'autorisation — qu'il leur accorda — de contracter mariage avec les filles des tributaires chrétiens, habitants de l'île. L'un d'eux eut, de son mariage avec une chrétienne, trois fils : A'roudj connu sous le nom de Raïs, Khéir Ed-Dîne et Ish'âk. A'roudj était l'aîné. La jeunesse de ces enfants fut façonnée aux rudes vertus de l'homme de guerre. Ils se livrèrent d'abord au commerce, puis armèrent des vaisseaux contre les infidèles qu'ils abreuvèrent de douleurs et les traitèrent avec la plus grande rigueur. Dans un combat livré près de Bougie, A'roudj perdit la main. Bougie était alors peuplée d'infidèles, qui y étaient entrés à la faveur de la ruine des Hascides et de la dispersion de leur puissance entre les mains de nombreux chefs ; elle ne leur fut arrachée qu'en 961.

Les trois frères venaient dans les ports musulmans pour vendre leurs prises et s'y ravitailler. Khéir Ed-Dîne ayant un jour mouillé dans le port d'Alger, afin de s'y défaire comme d'habitude de son butin, la population de cette ville, vu le peu de consistance des familles royales de Tlemcène ou de Tunis, lui proposa de le prendre pour roi. Il accepta.

La mésintelligence ne tarda pas à naître entre les Algériens

et leur nouveau chef. Khéir Ed-Dine s'emporta contre ses sujets et quitta sa capitale où, d'un an, il ne reparut plus. Il finit cependant par se rendre aux sollicitations des Algériens, qui s'engageaient à une entière soumission et obéissance. Toutefois, il exigea comme condition de sa rentrée dans la ville, la mort des mutins. Une liste des auteurs de la sédition fut dressée et on se disposait à leur ôter la vie, lorsque Kéir Ed-Dine s'écria :

— Ne tuez que les plus criminels.

Un triage réduisit les coupables à quelques personnes seulement.

— Cherchez bien, recommandait cet excellent Turc, les véritables rebelles, et prenez garde de mettre à la charge de celui-ci le crime de celui-là.

Ce roi vertueux n'agissait avec tant de circonspection que par crainte de répandre le sang innocent. On assure qu'il ne cessa de mettre des bornes au zèle des Algériens que lorsque les gens arrêtés furent descendus au chiffre de trois, et encore prescrivit-il de bien instruire leur affaire. On pendit sur les remparts ces trois principaux auteurs de la révolte, premiers condamnés sous le gouvernement turc.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(*A suivre.*)

